

Dix choses à savoir sur le retour de Mary Poppins

Mary Poppins Returns n'est pas un remake de Mary Poppins. Il s'agit plutôt d'une suite, dont l'intrigue est campée 25 ans après celle du film original, en pleine crise économique des années 30. Les sachant atteints par cette épreuve, particulièrement Michael Banks, maintenant adulte et père de famille, la célèbre gouvernante décide de revenir dans la vie de ceux dont elle s'est occupée jadis afin d'y mettre son grain de sel. Réalisé par Rob Marshall (Chicago, Into the Woods) Mary Poppins Returns met en vedette Emily Blunt.

Si quelqu'un doit le faire...

Ce projet de suite a longtemps circulé dans les officines du studio Disney, mais il a pris forme une fois que Rob Marshall, le maître contemporain des comédies musicales, a pris les choses en main. "Il est notoire que les droits sont difficiles à obtenir de la part des ayants droit de l'auteure P.L. Travers, mais quand la porte s'est ouverte un peu, on m'a sondé, car mon intérêt était déjà connu, indique Rob Marshall au cours d'un entretien accordé à *La Presse*. Quand tout se concrétise, tu te sens immédiatement intimidé par la tâche, car il faut être à la hauteur de l'un des films les plus aimés de l'histoire du cinéma, et qui, en plus, est l'un de mes grands favoris à vie. C'est la raison pour laquelle je me suis finalement dit que si quelqu'un devait le faire, il valait mieux que ce soit moi!"

Emily Blunt, le seul choix

Dans l'esprit de Rob Marshall, seule Emily Blunt pouvait incarner Mary Poppins avec la même grâce que Julie Andrews à l'époque. "À part toi, personne sur cette planète n'aurait pu jouer ce rôle", a d'ailleurs lancé le réalisateur à l'actrice lors d'une conférence de presse tenue la semaine dernière à Los Angeles. Emily Blunt se rappelle très bien l'appel. "Quand on s'est parlé, Rob a emprunté un ton cérémonieux pour me dire qu'il avait fouillé dans les archives de Disney et que le personnage qu'il avait trouvé pour moi était... Mary Poppins! J'en ai eu le souffle coupé, vraiment. Je n'oublierai jamais ce moment d'exaltation et d'appréhension extrême."

"Personne ne souhaite voir une imitation de mauvaise qualité de Julie Andrews. Parce qu'à part elle, personne n'est Julie Andrews! Mais je savais qu'avec Rob, j'allais être en bonnes mains", affirme Emily Blunt.

Julie Andrews, in absentia

Au tout début de la préparation du film, la possibilité d'offrir une participation à celle qui a immortalisé le personnage il y a 54 ans a rapidement été évoquée, d'autant plus que Rob Marshall a travaillé avec Julie Andrews en 1995 en signant la mise en scène de *Victor/Victoria* à Broadway, une adaptation du film qu'avait réalisé Blake Edwards. Mais l'actrice, aujourd'hui âgée de 83 ans, a écarté l'idée tout de suite. "Julie adore Emily, explique Rob Marshall. Quand je lui ai annoncé qu'Emily allait reprendre le rôle, Julie était absolument ravie. Nous avons évidemment songé à lui écrire une participation, mais elle a refusé parce qu'à ses yeux, le personnage appartenait désormais à Emily et elle ne voulait pas que sa présence devienne une distraction. J'ai bien reconnu là sa nature généreuse."

Mais Dick Van Dyke est là !

Dans le film original, Dick Van Dyke incarnait Bert, l'attachant homme-orchestre et ramoneur, mais aussi le très vieux M. Dawes Sr, directeur de la banque où travaille M. Banks. À la faveur d'une courte participation, le fantaisiste, aujourd'hui âgé de 92 ans, se glisse cette fois dans la peau de M. Dawes Jr. "Quand M. Van Dyke est venu tourner, nous avons tous l'impression que c'était magique, raconte Rob Marshall. En se rendant sur le plateau, il a pris ma main et m'a dit quelque chose que je n'oublierai jamais. Il a confié qu'il ressentait exactement le même sentiment que lors du tournage du premier film. À un moment donné, il a eu du mal à dire une réplique tellement il était gagné par l'émotion. Emily a dû dire: "Coupez!" parce que moi, j'étais incapable de le faire, je pleurais trop!"

.../...

.../...

Lin-Manuel Miranda

L'ami de Mary Poppins dans le film original était ramoneur, mais dans cette suite, il est allumeur de réverbères. À l'instar de Bert, Jack est un homme de la rue qui accompagne Mary Poppins et les enfants dans leurs fantaisies. Lin-Manuel Miranda, l'homme derrière la comédie musicale *Hamilton*, a été choisi pour incarner le personnage. Il s'agit de son premier grand rôle au cinéma. "Je me souviens d'avoir assisté à la toute première séance de Chicago au Ziegfeld Theatre à New York. C'est le plus grand film musical moderne de notre époque. Et il a été réalisé par Rob Marshall. Honnêtement, je ne peux le remercier assez d'avoir vu en moi cette capacité de trouver mon enfant intérieur, au moment où je jouais un rôle très dramatique dans *Hamilton*."

Un hommage au premier film

Au chapitre des effets visuels, la technologie n'a plus rien à voir avec celle d'il y a plus de 50 ans. Or, Rob Marshall a tenu à respecter l'esprit du film original sur ce plan aussi. "Il était très important pour moi de préserver cet esprit classique, a confié Rob Marshall à *La Presse*. J'aime laisser la place à l'artisanat et à l'aspect plus artistique. Je ne dis pas qu'on ne peut pas atteindre ce niveau avec les effets numériques, mais je tenais à ce que, dans ce cas-ci, les effets visuels soient au service du récit. Et pas le contraire. Comme toutes les scènes où il y a de l'animation ont été dessinées à la main, l'étape de la postproduction a requis beaucoup plus de temps que d'habitude!"

Une comédie musicale originale

On prête habituellement à Rob Marshall la renaissance de la comédie musicale sur grand écran grâce au succès de *Chicago*, sacré meilleur film aux Oscars en 2003. Or, les rares films de comédie musicale sont généralement des adaptations de spectacles déjà existants. *Mary Poppins Returns* est une comédie musicale entièrement originale, avec une histoire inédite et des chansons nouvelles. La tâche a été confiée au compositeur Marc Shaiman et au parolier Scott Wittman, qui ont notamment signé *Hairspray*. "Nous sommes retournés aux livres de P.L. Travers, a indiqué Scott Wittman. Je crois que ce fut d'ailleurs la partie la plus enthousiasmante. Avec l'équipe, nous avons passé des mois à éplucher tous les bouquins. Sur le plan créatif, ç'a été la période la plus excitante de ma vie!"

Mary Poppins est une icône

À quoi tient la réputation de Mary Poppins ? Et comment a-t-elle fait pour marquer autant de générations ? "Cela tient à son côté mystérieux, analyse Rob Marshall. On ne sait pas grand-chose d'elle. Il y a aussi chez elle cette rigueur, voire cette âpreté, mais sous cette façade, on découvre l'esprit d'une enfant. Il est formidable de travailler pareil personnage, car Mary a l'esprit d'aventure et elle peut entraîner les enfants dans son monde en les aidant à découvrir des choses à propos d'eux-mêmes. Après, elle peut pourtant nier que ce soit arrivé! J'adore les contradictions d'un personnage aussi riche. Emily Blunt a cette capacité de moduler toutes les nuances à la perfection!"

L'obsession de Ben Whishaw

L'acteur britannique Ben Whishaw incarne Michael, le petit garçon du premier film, maintenant devenu adulte. L'interprète de Q dans les films de James Bond a révélé entretenir un lien particulier avec Mary Poppins. "En fait, j'étais obsédé par ce film quand j'étais enfant, a-t-il déclaré en conférence de presse. Il s'agit du premier film que j'ai vu dans ma vie et je l'ai regardé de façon obsessionnelle pendant un bon moment. Je me déguisais même en Mary Poppins et je paradais comme ça dans mon village! J'étais très ému au tournage parce que tu ne t'attends pas à revisiter ton enfance de cette façon une fois adulte." Précisons que Karen Dotrice, interprète original de Jane, soeur de Michael, gratifie le film de sa présence, le temps d'une participation. Matthew Garber, premier interprète du petit Michael, n'est déjà plus de ce monde.

Trois ans de travail

De l'écriture à l'exécution, il aura fallu trois ans de travail à Rob Marshall pour mener *Mary Poppins Returns* à bon port. "Je savais que je pourrais protéger le film original, et

.../...

.../...

même si on allait créer une histoire complètement nouvelle, j'ai voulu emprunter une approche très respectueuse, sur le plan du ton et des émotions. Je me suis utilisé moi-même comme baromètre, à vrai dire. Qu'est-ce que j'aimerais voir dans une suite à titre d'admirateur ? Assurément une scène dans laquelle les personnages évoluent dans un décor d'animation. Je voudrais voir un gros numéro de production, avec une chorégraphie athlétique. Je voudrais aussi voir Cherry Tree Lane avec la courbe. En fait, j'ai voulu retrouver tout ce que nous aimons dans le film original. J'ai travaillé plus fort pour *Mary Poppins Returns* que pour tous les autres films que j'ai faits auparavant. J'avais l'impression de faire trois films en même temps!"

par Marc-André Lussier

(La Presse – lundi 10 décembre 2018)

(Les frais de voyage de Marc-André Lussier ont été payés par Disney Pictures.)

<https://www.lapresse.ca>

Mary Poppins est à la fois bonne fée et sorcière

La super-nounou immortalisée par Disney en 1964

s'invite de nouveau chez les Banks. Mais, cette fois, c'est Emily Blunt qui l'incarne, et non plus Julie Andrews. À l'occasion de la sortie, le 19 décembre, de cette nouvelle comédie musicale, nous avons demandé à Thierry Beauchamp, spécialiste et traducteur de l'œuvre de Pamela Travers, de démêler les influences mythologiques, philosophiques et littéraires qui ont donné naissance à la super nanny.

La créatrice de Mary Poppins connaissait parfaitement la mythologie et les contes. D'où lui venait cet intérêt ?

Elle n'avait pas huit ans à la mort de son père, mais ce dernier l'a profondément marquée. Travers Robert Goff était un Londonien anglo-irlandais. Il lisait les auteurs de la Renaissance celtique et connaissait la mythologie irlandaise. Il racontait des histoires à sa fille et elle y croyait de tout son cœur. Tout au long de sa vie, elle n'a cessé de reconstruire la figure du père absent, de celui qui lui a ouvert les portes d'un monde surnaturel et d'une terre promise légendaire : l'Irlande. Ce mythe enfantin d'un paradis terrestre, elle l'a cultivé jusqu'à la mort, sauf que l'Irlande avait pris les proportions du monde entier.

Peut-on dire que Mary Poppins est un conte de fées ?

Disons que les histoires de Mary Poppins prennent souvent la forme de contes initiatiques. C'est au moment où les enfants perdent tout espoir que l'autre monde, celui de Mary Poppins, de l'impossible, du merveilleux et du mythique, se révèle à eux. Quant à Mary Poppins, elle est à la fois bonne fée et sorcière. Si elle fait le bonheur des enfants Banks, elle n'en a pas moins des relations mystérieuses et parfois inquiétantes avec le monde de la nuit. Mary Poppins est en fait une fée préchrétienne, c'est-à-dire une créature de l'autre monde qui permet aux enfants de voir ce qu'ils ne devraient pas voir. C'est une entremetteuse du surnaturel. Sur un plan plus spirituel, elle est évidemment la "bonne fée" de la famille Banks puisque c'est elle qui passe son temps à les reconnecter à l'essentiel, à leur ouvrir les yeux sur la "vraie vie".

L'écrivain Pamela L. Travers a infusé de nombreuses figures mythiques dans son personnage...

Elle s'est beaucoup interrogée sur la place de la femme dans le monde. Et ce sont les figures universelles de la Déesse mère, de la Mère des Dieux et de la Triple Déesse qui lui ont apporté les réponses qu'elle cherchait. Elle permet aux êtres et aux choses de se relier entre eux. En elle cohabitent la nymphe, la mère et la grand-mère. C'est précisément ce qu'incarne Mary Poppins. Elle est une déesse-mère, une déesse vierge en charge de l'harmonie du monde. Il y a un ordre supérieur des choses qui nous échappe et Mary Poppins est là pour le faire respecter.

.../...

.../...

Qu'a-t-elle emprunté à la mythologie celtique ?

Dans la mythologie celtique, il y a cette idée d'un monde parallèle, celui des fées, qu'on appelle "sidh" : il évoque la nostalgie d'un âge d'or et il est dominé par des figures féminines. Dans le panthéon celtique, Dana est la mère des Dieux, des hommes et des elfes. Mary Poppins fonctionne un peu comme ces elfes irlandais – elle a besoin du contact des humains, mais ne peut pas perdre le contact avec les siens.

A-t-elle aussi été inspirée par des personnes réelles ?

Mary Poppins illustré par Mary Shepard qui est restée fidèle au physique de la gouvernante telle qu'imaginée par Pamela Travers. Son héroïne a pris les traits de sa poupée hollandaise fétiche. Mary Poppins emprunte des traits à plusieurs personnes. Il y a d'abord la tante Ellie (Helen Morehead), une femme très collet monté, qui s'est portée au secours de la famille Goff après la mort de Travers, le père de Pamela. C'était une femme très raide, prompte à manifester son mépris ou son opposition, mais qui a le pouvoir d'ouvrir les portes. Par ailleurs, la famille Goff avait une domestique, Ellen, qui possédait un parapluie dont le manche se terminait par une tête de perroquet. Son jour de sortie fascinait la petite Pamela. Ellen se préparait méticuleusement, emportait son parapluie, et à son retour, elle ne soufflait jamais un mot de ce qu'elle avait fait. Il faut aussi évoquer une poupée que Pamela Travers a conservée toute sa vie, car c'est elle qui a donné son apparence à Mary Poppins. Il s'agit d'une poupée hollandaise avec une tête ronde et de petits yeux bleus. Enfin, le dernier modèle de Mary Poppins, c'est bien sûr Pamela Travers elle-même. Mary Poppins est un prolongement d'elle-même, une femme apparemment figée dans son statut social, mais qui réussit à danser avec le soleil et à tutoyer les étoiles.

Mary Poppins est aussi une sorte de maître zen...

Pamela Travers s'est intéressée au bouddhisme zen et on lui a souvent fait remarquer que son héroïne avait beaucoup de zen en elle. Elle n'explique jamais rien, est imprévisible, mais semble toujours atteindre sa cible sans effort. De plus, elle s'exprime par allusions, répond par d'autres questions, renifle, ignore... Son attitude trouble ses interlocuteurs qui finissent par cesser de penser rationnellement et retrouvent ainsi leur innocence enfantine... C'est là une approche digne des maîtres zen qui utilisent des koans, ces paradoxes censés aider l'élève à dépasser le stade de l'agitation mentale.

Quelle influence a eu le poète G. W. Russell sur son œuvre ?

G. W. Russel a joué un rôle essentiel dans le mouvement culturel de la Renaissance celtique en Irlande, à la fin du XIXe siècle et bien après. Il était poète, journaliste, peintre, économiste, mythologue, etc. Il a fait publier les premiers textes de James Joyce, était l'ami de tous les grands noms de la littérature irlandaise, notamment du Prix Nobel W. B. Yeats et de James Stephens, le génial auteur de *La Cruche d'or*. Sa célébrité s'étendait bien au-delà de l'île d'Émeraude et il a même conseillé le président américain Franklin Roosevelt ! Il a introduit Pamela Travers auprès de ses amis écrivains et théosophes, a publié ses poèmes et l'a encouragée à écrire son "histoire de sorcière" Pour lui, Mary Poppins était une sorte de druidesse celtique.

Peut-on déceler d'autres influences littéraires ?

Mary Poppins ouvre les portes d'un monde surnaturel. William Butler Yeats, l'un des plus grands poètes de langue anglaise, a eu une très forte influence sur Pamela, notamment sur sa poésie. Il faut se rappeler que Yeats était également un théosophe et un folkloriste qui recueillait les contes d'Irlande comme l'avaient fait les frères Grimm en terre allemande. Elle connaissait parfaitement les classiques "jeunesse" anglo-saxons ainsi que les grands recueils de contes européens : Alice, Peter Pan, Le Vent dans les saules, les contes des frères Grimm et ceux d'Andersen. Il est d'ailleurs difficile de ne pas voir les liens entre Peter Pan et Mary Poppins. Tous deux descendent du ciel, viennent d'un monde imaginaire à la fois merveilleux et inquiétant, s'attachent aux enfants d'une famille bourgeoise de Londres...

.../...

.../...

Toutefois, l'auteur pour la jeunesse préférée de Pamela Travers était Beatrix Potter, la créatrice de Peter Rabbit : elle aimait son univers, sa liberté, sa fantaisie. Elle avait remarqué que, dans les récits de Potter, les événements étaient simples, presque ordinaires, qu'ils étaient décrits sans sentimentalité et que le magique et le merveilleux n'étaient que suggérés. Et soudain, tout pouvait prendre un tour très surréel ! Elle appréciait aussi l'importance donnée aux personnages féminins qui remettent un peu d'ordre dans le chaos. Enfin, principale qualité de Beatrix Potter à ses yeux : elle n'expliquait jamais rien. Les choses étaient ainsi et pas autrement.

Quelle philosophie se dégage de l'œuvre ?

La devise de Pamela Travers était : "only connect", il suffit de se relier. Elle croyait au pouvoir de l'esprit, au "satori".

Pourquoi plaît-elle aussi aux adultes ?

Mary Poppins est une figure de résistance à la morosité et au matérialisme plat. On peut aussi la percevoir comme une allégorie de la poésie qui s'invite où elle veut et quand elle veut. Si elle plaît aux lecteurs adultes, c'est probablement parce qu'elle renouvelle le genre de la fée traditionnelle et qu'elle s'oppose à ce qui menace les forces de l'imaginaire et du merveilleux. C'est une figure de résistance à la morosité et au matérialisme plat. On peut aussi la percevoir comme une allégorie de la poésie qui s'invite où elle veut et quand elle veut.

propos recueillis par Mathilde Cesbron
(Le Point - mardi 18 décembre 2018)

<https://www.lepoint.fr>

Le retour de Mary Poppins : la critique du film

*Un remake déguisé en suite,
qui ne se donne même pas la peine de poser un regard neuf sur l'ouvrage original,
et qui surtout se termine sur une morale plus que douteuse.*

L'argument

Michael Banks travaille à la banque où son père était employé, et il vit toujours au 17 allée des Cerisiers avec ses trois enfants, Annabel, Georgie et John, et leur gouvernante Ellen. Comme sa mère avant elle, Jane Banks se bat pour les droits des ouvriers et apporte son aide à la famille de Michael. Lorsque la famille subit une perte tragique, Mary Poppins réapparaît magiquement dans la vie de la famille. Avec l'aide de Jack, l'allumeur de réverbères toujours optimiste, Mary va tout faire pour que la joie et l'émerveillement reviennent dans leur existence... Elle leur fera aussi découvrir de tout nouveaux personnages pleins de fantaisie, dont sa cousine, l'excentrique Topsy.

Notre avis

Mary Poppins (1964), de Robert Stevenson, fut en son temps (1964) une œuvre remarquable à plusieurs points de vue. L'œuvre aux cinq Oscars fut assez difficile à monter, et l'auteure des romans, Pamela L. Travers, donna bien du fil à retordre à un Walt Disney persuadé qu'il y avait là matière à un grand film de cinéma.

Le résultat, on le connaît : sa musique éveille en chaque génération une nostalgie de l'enfance et des VHS enregistrées que l'on se repasse en boucle.

Lancés comme des perdus dans leur entreprise de recyclage infini de tous leurs anciens succès, il était évident que les studios Disney allaient faire subir à la nounou magique cette cure de jouvence finalement un peu frelatée. Pourtant, surprise, ce n'est pas un remake que l'on annonce, mais bien une suite. Il faut dire que Pamela L. Travers a donné à son roman original sept suites, de quoi largement inspirer les scénaristes en mal d'idées neuves. Et, justement, le deuxième roman de la série, sorti en 1935, s'intitule Le Retour de Mary Poppins.

.../...

.../...

Mais voilà, en découvrant le long métrage, on ne peut s'empêcher de le comparer à l'original. Et, ça saute aux yeux, c'est bien le même film que l'on nous ressort.

Certes, il y a des différences cosmétiques : les enfants Banks ont bien grandi, Michael, veuf qui élève ses 3 enfants, vit toujours au 17 allée des Cerisiers. Il travaille à la banque où officiait son père avant lui, et reçoit la visite fréquente de sa sœur Jane, qui elle se bat pour le droit des ouvriers, militante comme sa mère, donc.

C'est la Grande Dépression à Londres, comme l'annonce un carton après le générique (en forme de clin d'oeil à celui du premier), et le pauvre Michael Banks, qui a contracté un prêt à la banque où il travaille, et qu'il ne peut plus rembourser, voit sa maison familiale saisie par les huissiers. Il n'a alors que peu de temps pour trouver le moyen de rembourser l'intégralité de son prêt et, ainsi, conserver sa demeure. Heureusement, il se souvient que son père lui a transmis ses actions, son propre investissement dans cette banque où il travaillait et dans laquelle il était associé. Mais encore faut-il remettre la main sur ce certificat qui lui seul peut prouver qu'il détient effectivement des parts de cette banque.

Bref, tout cela est très centré sur la finance, et il faut bien l'arrivée de la célèbre nounou, à la faveur d'un grand vent et d'une poursuite au cerf-volant récalcitrant, pour retrouver un peu de la magie d'antan. Et, dans le voisinage, ce n'est plus un ramoneur qui se promène avec son orchestre portatif pour enchanter les enfants, mais un allumeur de lampadaire (avec les jeux de mots sur « allumeur » qui vont avec), Jack, qui semble intégralement calqué sur le fameux Bert de Dick Van Dyke.

Le film, comme son modèle, est très inspiré par la comédie musicale des années 40. La musique omniprésente, l'ouverture sur tableaux, les numéros musicaux... la recette ne change pas. Il faut avouer que les compositeurs Marc Shaiman et Scott Wittman s'en sortent bien, avec une musique qui, bien que très fortement inspirée par le score original des frères Sherman, trouve de nouvelles ressources mélodiques et sait se rendre enthousiasmante ; la comparaison devient embarrassante quand arrivent les numéros purement musicaux. La caméra étriquée de Rob Marshall ne sait pas capter l'ampleur d'une scénographie pensée pour la chorégraphie, et bien souvent la caméra se contente de glisser sur les protagonistes sans savoir comment les mettre en scène.

Le premier numéro, aquatique, est d'ailleurs d'une laideur insupportable. Pour réintégrer une séquence qui mélange prises de vue réelles et animation, les auteurs vont chercher une idée du livre, qui voit les protagonistes plonger dans un compotier en porcelaine. Cette fois, il y a une urgence imposée par une présence maléfique, pendant animé du directeur de la banque qu'interprète Colin Firth.

Et le reste se déroule sur le même programme que celui du premier film. Ainsi de cette sortie en ville, pour s'inviter chez un personnage qui a des problèmes de circulation dans son espace vital (collé au plafond dans le premier opus, la pièce sens dessus dessous dans celui-ci), que Mary Poppins résout en adoptant son point de vue.

L'arnaque est achevée sur le final, où le numéro des ramoneurs sur les cheminées est remplacé par une séquence absolument semblable, mais avec des allumeurs de lampadaires qui font des cabrioles dans les rues de Londres.

Jusque là il nous semblait avoir vu exactement le même film. Mais les auteurs avaient quand même visiblement envie d'autre chose. La résolution de l'intrigue, et la morale derrière, sont en fait à l'inverse de ce que le film de Stevenson proposait. Alors que dans l'original tout le monde comprenait que le bonheur se dissociait de l'argent jalousement économisé, ici la fin heureuse s'atteint par la découverte d'un placement sur un compte bancaire de 2 pences destinés jadis à une pauvre femme et ses pigeons (le révisionnisme à la Disney) et d'un certificat de prise de parts dans la société retrouvé déchiré et collé pour réparer un cerf-volant.

.../...

.../...

Pour un film destiné aux enfants, voir les studios Disney faire l'apologie des placements bancaires dans un monde au bord d'une nouvelle crise financière, il y a de quoi s'étrangler avec son pop-corn.

Ne manque plus que la séquence finale, dans le parc et en chanson comme dans le premier film, mais avec des ballons en lieu et place des cerfs-volants. Et voilà que se termine un film qui ne s'est contenté que de décalquer la forme de son modèle.

Paresseux dans ses idées et sa mise en scène, *Le retour de Mary Poppins* a seulement le mérite de servir d'écrin à une actrice formidable, Emily Blunt, à l'aise dans la comédie, sûre de ses gestes et danseuse accomplie. Demeure néanmoins une inquiétude sur la direction prise par les studios Disney depuis quelques années, qui ne cache même plus son entreprise de recyclage, à copier tous ses plus grands succès, et qui surtout laisse passer à l'attention de son jeune public des messages toxiques que l'on pensait bannis des grands studios en 2018.

Licences infinies, recyclage infini, suites déguisées en remake... c'est l'imagination en berne pour des profits maximum.

par Franck Lalieux

(aVoir-aLire.com – mercredi 12 décembre 2018)

<https://www.avoir-alire.com>

Le retour de Mary Poppins : une super nanny à l'heure du numérique

*L'actrice Emily Blunt dépoussière génialement
le personnage de gouvernante-magicienne.
Un film à voir en famille.*

C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleurs succès. Depuis quelques années, Walt Disney Pictures puise dans sa réserve de grands classiques pour en proposer des versions remaniées, en prises de vues réelles : *La Belle et la Bête*, *Le Livre de la jungle*, *Cendrillon* et bientôt *Aladdin*, *Le Roi Lion*... Le succès est souvent au rendez-vous, ces nouvelles productions cherchant à s'adresser aussi bien à l'adulte nostalgique traumatisé par le premier *Dumbo* qu'à l'enfant d'aujourd'hui, né avec le numérique et dont le regard s'est aiguisé au contact de superproductions saturées d'effets spéciaux.

C'est tout l'enjeu du *Retour de Mary Poppins*, film familial qui veut concilier tentative de modernisation et rétromanie réconfortante. La version de 1964, réalisée par Robert Stevenson, versait déjà dans le passéisme en adaptant le roman éponyme de Pamela L. Travers (1934). C'est dans les sept suites publiées par l'écrivaine jusqu'en 1988 que puise le scénario du *Retour de Mary Poppins*, installant son intrigue dans le Londres de la Grande Dépression.

On retrouve Michael et Jane, les deux enfants de la version de 1964. Le frère et la sœur devenus adultes, entourés des trois enfants de Michael, sont au bord de la ruine et menacés d'expulsion. La petite famille sera sauvée par la réapparition de leur ancienne gouvernante-magicienne, qui n'a pas pris une ride. Emily Blunt remplace Julie Andrews pour camper Mary Poppins et dépoussière génialement le personnage.

L'habituelle mièvrerie

Pour le reste, le film baigne dans l'habituelle mièvrerie du divertissement familial de Noël. Mais l'enjeu est ailleurs, dans l'orfèvrerie numérique et la débauche d'effets spéciaux que Mary Poppins et les trois enfants traversent comme une série de tableaux successifs. Les progrès actuels donnent forme à quelques moments vertigineux, dont une séquence où, après avoir ébréché un vase d'une très grande valeur, les enfants et leur

.../...

.../...

nurse s'engouffrent dans le décor d'une porcelaine pour aller réparer l'objet. La séquence mêle prises de vues réelles et animation, toute la difficulté étant de rendre crédible les interactions entre personnages en chair et en os et figures animées en 2D. Le défi est relevé avec brio et nous signale que le film appartient moins à son réalisateur qu'à une armada de techniciens (costumiers, décorateurs, équipe des effets spéciaux).

D'un strict point de vue formel, *Le Retour de Mary Poppins* réussit le pari d'enchevêtrer nostalgie et modernité. Mais à force de vouloir en mettre plein la vue, le film oublie de donner corps à ses personnages et consistance à son histoire. Comme trop souvent dans les superproductions à destination des enfants, le maître mot n'est plus de les émouvoir mais de les impressionner.

par Murielle Joudet

(Le Monde – mercredi 19 décembre 2018)

<https://www.lemonde.fr>

Mary Poppins, une atteinte aux bonnes nurses

Héroïne de huit contes de l'Australienne Pamela Travers, dont la Maison d'à côté vient de paraître, la nounou arbore un visage bien plus glaçant que dans les versions édulcorées de Disney.

Il y aurait donc un malentendu Mary Poppins. La jeune femme ne serait pas la sémillante nounou aux yeux bleus chantant à tue-tête qu'"un morceau de sucre aide la médecine à couler". A l'occasion de la sortie au cinéma du *Retour de Mary Poppins*, nouveau film orchestré par Disney, *Le Castor astral* publie deux histoires inédites en français signées de la créatrice du personnage, l'Australienne Pamela Travers. Et introduit l'ouvrage par un article de la même, manifeste publié dans le *New York Times* magazine en 1978. Travers a alors 75 ans. Non, les aventures de Mary Poppins n'ont pas été imaginées pour faire plaisir aux marmots, y explique-t-elle au fil des paragraphes. Elles peuvent être appréciées par les plus jeunes, bien sûr, mais "je n'ai jamais écrit pour les enfants et [...] cette idée ne m'a jamais traversé l'esprit", assure-t-elle.

Sorcière

Contre la littérature calibrée pour les jeunes lecteurs, l'auteure défend au contraire le droit pour les écrivains d'imaginer des histoires sans penser à leurs cibles et, pour les enfants, de lire la littérature qu'ils souhaitent. Sur le film de Disney, sorti quatorze ans plus tôt, Travers sort la sulfateuse - mais sans jamais le nommer. "Sans doute vaut-il la peine de se demander pourquoi nous autres, adultes, sommes devenus timides au point d'expurger, de voiler, de reformuler et de dévitaliser les vraies histoires", attaque-t-elle. Et plus loin : "Les adaptations sont toujours des réductions", écrit-elle. Pour comprendre sa colère, il faut se plonger dans les textes originaux. Mary Poppins y apparaît comme une héroïne étrange et inquiétante, bien loin de la solaire Julie Andrews, par ailleurs géniale dans un film plutôt très réussi - ce qui n'est pas la question.

Chez Travers, on est au contraire tombé, comme Alice, dans un trou qui mène à un monde où l'on perd ses repères. Et la nounou, "silhouette rigide aux joues d'un rose éclatant", tient plutôt de la sorcière que de la maman de substitution. Quand le jeune Michael, pris d'un élan d'affection, se jette sur elle pour l'embrasser, "il sentit la forme osseuse de son bassin avec ses bras et sa natte qui se balançait près de ses oreilles. - Ne me serrez pas comme ça, Michael Banks. Je ne suis pas un ours en peluche", répond sans sourire Mary Poppins. Dans *L'Allée des Cerisiers* (1982) évoque la descente sur Terre, la nuit de la Saint-Jean, d'un cortège d'êtres fabuleux venus du ciel : Orion, la Petite Ourse, Castor et Pollux... Dans le parc totalement chamboulé, on croise le Premier

.../...

.../...

ministre qui rechigne à aller voir le roi (parce qu'il n'aime pas le homard) ou encore un gardien complètement paumé (parce qu'il a perdu son képi). Pour essayer de trouver une amoureuse, ce dernier se met du jus de concombre derrière les oreilles et marche à reculons. Pas de chance, la première personne sur qui il tombe n'est pas sa dulcinée, mais une Mary Poppins glaçante qui le remet aussitôt à sa place.

Petit esclave

La Maison d'à côté, dernière aventure de l'héroïne (1988) et titre du recueil, est une histoire étrange, où un enfant venu des îles du Pacifique est utilisé comme petit esclave par une nouvelle voisine de la famille Banks. Pour rentrer chez lui, il va passer par la Lune, squattée (comme chacun sait) par l'oncle de la nounou. En lisant ces deux contes - il en existe huit au total, écrits entre 1934 et 1988 - on comprend mieux pourquoi Disney a aseptisé l'univers créé par Pamela Travers pour le rendre plus vendable sur grand écran, comme il l'a fait pour absolument tous les contes qu'il a adaptés. Trop étrange, trop triste. On voit aussi se dessiner la vision de l'enfance de l'auteure australienne, elle dont le père est mort jeune et la mère a sombré. Une jeunesse où la fantaisie serait un refuge face à une réalité pas idéale du tout. Dans l'article déjà cité, Travers s'interroge : "Qui suis-je sinon l'enfant que j'étais, blessé, souillé, marqué de cicatrices ?"

par Guillaume Lecaplain

(Libération - mercredi 28 novembre 2018)

<https://next.liberation.fr>